

Choses de finesse en psychanalyse

XIII

Cours du 25 mars 2009

par **JACQUES-ALAIN MILLER**

Ce sera un peu différent cette fois-ci. J'ai eu l'occasion de m'entretenir cette semaine avec un collègue, psychanalyste, qui se trouve être le dernier à avoir été nommé Analyste de l'Ecole, AE, par l'Ecole de la Cause freudienne. Un certain nombre d'entre vous le connaissent, l'ont déjà entendu, il s'agit de Bernard Seynhaeve. Conformément au règlement de cette Ecole, il assure un enseignement et j'en avais déjà eu les meilleurs échos. De plus, je l'avais entendu lors du congrès de l'Association mondiale de Psychanalyse, l'an dernier, et j'avais été amené à apporter quelques commentaires à son exposé puisque je présidais la table des Analystes de l'Ecole nommés entre le congrès précédent et celui-ci. Bref, je lui ai demandé de nous donner aujourd'hui un fragment de son travail, qu'il m'a adressé par mail.

C'est donc quelqu'un qui a fait la passe – dont je parle cette année – et il l'a faite d'une façon qui a satisfait un jury. Premier point. Il fait actuellement la passe d'après la passe, celle où il s'agit de satisfaire non seulement un jury mais un public. Un public informé, concerné, un public qui vibre, parce qu'il est composé, en grande partie sinon en totalité, de personnes qui font ou ont fait une analyse et dont un certain nombre se posent la question de ce qu'ils ont fait ou font en analyse, de comment en finir, de comment se présentera pour eux la fin. A ce que j'entends, devant le jury que constitue un public, il donne satisfaction. C'est le second point. Le troisième, c'est que je monologue depuis le début de l'année. Je peux continuer comme ça, je vais continuer comme ça, mais, comme disait Lacan, un petit relais est bienvenu. Je compte sur lui pour me l'apporter. En plus, avec son accord, je vais l'offrir à la discussion.

Moi, ici, je ne réponds pas à des questions. Je peux me demander pourquoi. Permettez-moi de dire que ça n'est pas parce que je n'en ai pas le goût, ni même le talent – ça m'amuse beaucoup de répondre à des questions – mais, à mon sens, pour que ça marche pour moi, il me faut un président de séance, quelqu'un qui fixe ou qui incarne la règle du jeu, sur qui je puisse m'appuyer, que je puisse prendre à témoin de la question qu'on m'a posée. Pour répondre à des questions, j'ai besoin de quelqu'un à côté de moi. Je suis quand même légitimé de dire que je sais répondre à des questions puisque justement l'année dernière, après ce congrès de l'AMP, j'ai affronté en espagnol les questions de 1700 personnes. Mais j'avais mon ami Ricardo Seldes comme président de séance. C'est que, pour moi, celui qui répond et celui qui préside, c'est deux rôles, et qu'il faut que, d'une certaine façon, celui qui répond soit l'égal de celui qui questionne, ou au moins que puisse s'enclencher un circuit entre les deux. Et, pour moi, ça perturbe les lignes quand on doit être en même temps le répondeur et l'arbitre de l'affaire. Dans un petit groupe je réponds volontiers à des questions sur ce que j'ai pu dire, mais c'est sans doute que les effets de scène sont réduits, alors que, si sobre que l'on souhaite être, dans un auditoire plus vaste les effets de scène sont instants. Il y a toujours un élément de comédie, et, pour pouvoir faire la mienne dans les réponses à des questions, il me faut un compère, il me faut le président de séance.

Donc, cette fois-ci, pour Bernard Seynhaeve, c'est moi qui ferai office de président de séance, et à partir de là je pourrai donner la parole, comme on dit, à la salle. Je suis prudent, je me suis déjà assuré d'un ou deux volontaires (*rires*), mes amis Esthela Solano qui est ici et Eric Laurent qui n'est pas encore arrivé. Mais tout ça est improvisé, je les ai alertés seulement hier soir, et ça ne doit empêcher personne de s'exprimer également.

Alors, que je ne sois pas seul à dire quelques mots à ce propos est d'autant plus opportun que je suis impliqué dans le discours de Bernard Seynhaeve. Je n'ai pas de raison de le cacher puisqu'un certain nombre le savent et que je ne vois pas pourquoi valider le savoir des uns et l'ignorance des autres, je suis impliqué, dans son discours, au titre de l'analyste. Donc je suis sur la sellette. C'est bien ce qui m'intéresse. Je voudrais m'assurer que mes réflexions, que je vous présente chaque semaine, sont

congruentes avec ma pratique d'analyste. Cela dit, ça n'en est jamais qu'un échantillon, mais puisque c'est celui que l'Ecole de la Cause freudienne a récemment validé, il vaut comme tel.

Ce que je dis, je n'en ai pas la clé, y compris ce que je dis comme analyste.

C'est bien pourquoi Lacan voulait que l'analyste ne soit pas celui qui reçoit le témoignage du passant, de l'analysant qui a fini, et qu'il pensait que c'était d'autres qui devaient juger. L'habitude, ancienne, qui continue de prévaloir dans les associations analytiques qui n'admettent pas la théorie et la pratique de la passe, l'habitude c'est qu'un analyste pousse à la promotion de certains de ses patients qu'il estime au point ; en général, on demande également que l'ensemble des analystes de telle association ait le témoignage de capacité du candidat. Alors que, dans la passe, ce qui se révèle régulièrement par le récit, le témoignage, comme on dit, des passants, est d'une dimension qui fréquemment échappe à l'analyste. Il y a des éléments du témoignage de Seynhaeve que j'ai entendu l'année dernière, où j'ai appris ce que j'avais fait, où j'ai appris l'effet que j'avais pu lui faire à tel ou tel tournant.

Donc, la passe suppose qu'on n'a pas la clé de ce qu'on dit. Je n'en ai pas la clé. Je devais d'ailleurs être tellement habité par cette idée qu'hier, en rentrant, je me suis aperçu que je n'avais pas mes clés sur moi (*rires*). Donc ça va loin. On ne sait pas ce qu'on dit. C'est l'auditeur qui décide du sens du discours qu'on lui adresse.

C'est d'ailleurs une vérité que j'ai rappelée au pape – avec lequel je n'ai pas eu l'occasion de m'entretenir, pas encore, mais je le lui rappelle par voie de presse. Je l'ai évoqué la dernière fois. Comme c'est le pape, évidemment, je m'aperçois que tout le monde marche sur des œufs. Les questions que j'ai reçues du magazine *Le Point* étaient en fait des questions provocantes du genre « Mais enfin, ces déclarations malheureuses, est-ce imputable à l'âge du pape ? » (*rires*). J'ai donc répondu à ces questions par un petit texte bref, et puis la direction a supprimé les questions – ils ne veulent pas qu'elles paraissent, ils ne veulent pas s'engager – et ça m'a obligé à remanier légèrement mon texte pour qu'il puisse être lu en continu. Mais je me suis dit : Oh ! s'ils sont si prudents eux-mêmes, il faut sans doute que je le sois aussi (*rires*). Alors, cette vérité que c'est l'auditeur qui décide du sens du discours qu'on lui adresse, c'est une vérité lacanienne, qui est d'ailleurs formulée à peu près comme ça dans un écrit de Lacan que j'ai signalé il y a bien longtemps, mais, vu les circonstances, j'ai mis cette vérité sous l'égide, non pas de Lacan, mais de Loyola (*rires*), Ignace de Loyola. En effet, si ça s'adresse au pape, il faut lui parler un langage qu'il puisse admettre. Alors, évidemment, l'opinion se partage entre *pour* et *contre* le pape. Moi, dans les quelques phrases qui seront normalement publiées demain, j'essaie de ne pas être situé, de ne pas être épinglé *depour* ou *contre*. Je verrai aux réactions – on reçoit des réactions quand on publie ça, des lecteurs écrivent – je verrai si j'y suis arrivé ou si j'ai sur le dos à la fois les *pour* et les *contre*.

J'ai dit poliment : *Le pape est malade de la vérité*. C'est honorable. Mais enfin il faut bien dire que c'est le cas de chacun. Simplement j'ai ajouté : Il est malade de la vérité *comme Alceste* – l'Alceste de Molière, celui que la vérité oblige, croit-il, à dire ses quatre vérités à tout le monde.

C'est un pape, il faut dire, qui visiblement ne maîtrise pas l'art de mi-dire, de dire à moitié – et cet art est d'autant plus nécessaire quand on va à contre-courant d'une opinion majoritaire. Le tout n'est pas de dire, c'est encore de savoir où on met l'accent. C'est ce qu'on voit dans l'expérience analytique : il y a visiblement des énoncés sur lesquels l'accent est mis, ça n'est pas forcément ceux où on a pensé le mettre, mais c'est l'auditeur qui en décide, en l'occasion l'analysant. C'est comme dans les contrats, n'est-ce pas ? il faut faire très attention à ce qui est écrit en tout petits caractères : c'est la tromperie des contrats ; on attire votre attention sur le corps du texte et puis le diable se cache dans ce qui est plus difficile à déchiffrer ; ça reste dit, mais on a tout fait pour ne pas attirer l'attention.

Visiblement le pape ne connaît pas très bien cet art-là. Comment le dire d'une façon à la fois bien française et qui puisse être entendue au Vatican ? Il n'est pas assez jésuite (*rires*). D'ailleurs, rappelez-vous, c'était un jésuite qui était son rival au moment de l'élection, le cardinal Martini, qui visiblement était en piste. Mais c'est le cardinal Ratzinger qui l'a emporté. Avec une réputation extraordinaire, une mécanique intellectuelle bavaroise impeccable – quand même, on l'appelait le *Panzerkardinal*.

Stupéfaction ! ce qu'il s'agit d'expliquer c'est comment le *Panzerkardinal* est devenu Benoît la Gaffe. Eh

bien, c'est essentiellement parce qu'il n'a pas lu Lacan (*rires*), parce qu'il n'a pas médité Loyola, ou en deçà parce qu'il ne semble pas avoir acquis le savoir que l'on trouve déjà dans le *De Oratore* de Cicéron. On lui reproche de manquer de compréhension, de compassion, de charité. Pouh ! qui va sonder les cœurs là-dessus ? Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne pas avoir les bonnes paroles qu'il faut : moi je suis matérialiste, excusez-moi, en la matière, il n'a pas les bonnes paroles. Le moins que l'on puisse attendre d'un pape c'est qu'il ait un maniement de la rhétorique conforme à sa position. Et donc c'est la démonstration qu'on peut être fort intelligent, très cultivé, comme théologien un raisonneur excellent – c'est un as du concept –, mais le bien dire c'est tout à fait autre chose. On observe ici les limites de l'intelligence et on constate que cet homme, qui, du point de vue du concept, est certainement le mieux formé de tous les papes dont j'ai pu suivre la carrière depuis la fin de la guerre, on constate qu'il atteint le sommet du mal dire. D'où le sentiment général, même chez les siens – je me suis renseigné sur les réactions des milieux romains –, d'où le sentiment général que le pape déconne (*rires*). Il ne fait pas son travail – même ceux qui partagent ses opinions doivent constater qu'il ne les fait pas passer. Mais enfin, on n'écrit pas des choses comme ça, on dit : le pape est malade de la vérité.

Il y a une expression anglaise que j'aime bien, qui est *to factor in* – en français, c'est *prendre en compte*, mais c'est plus précis, c'est *faire entrer dans un calcul un facteur*. Visiblement il y a des facteurs qu'il ne fait pas entrer, à savoir les réactions qu'il va obtenir et qui évidemment nuisent à l'aura de respect dont en général cette position est entourée.

Alors, ce à quoi je n'ai pas touché – parce que c'est peut-être ce qu'on attendait de moi et parce que je ne voulais pas prendre parti là-dessus dans un tel organe de presse – c'est qu'il est évident que la sexualité embarrasse l'Eglise. C'est bien connu, mais ça atteint maintenant un sommet.

S'opposer à l'avortement, on le comprend dans le droit fil de la valeur de vie, la vie comme valeur, qui est devenue un signifiant-maître du discours religieux – elle ne l'a pas toujours été et on peut s'interroger pour savoir à partir de quand la vie est devenue une valeur. Donc, on comprend que s'opposer à l'avortement fasse partie du discours et au fond personne ne le reproche à l'Eglise, là où ça tire vraiment c'est avec la proscription des moyens anticonceptionnels.

C'est d'un autre ordre.

Ca ne concerne pas directement la valeur de vie, sinon il faudrait aller de la protection du fœtus comme être humain de plein exercice dès la première seconde de la conception jusqu'à la protection du spermatozoïde, ce qui semble abusif. C'est d'un autre ordre, et ça ne s'appuie – c'est le raisonnement d'un théologien, belge d'ailleurs, cette semaine –, ça ne s'appuie dans la Bible que sur la proscription du geste d'Onan. Il y a un passage unique de la Bible où en effet cette opération de jouissance solitaire apparaît très très mal vue par l'autorité supérieure – mais enfin, il n'y a que ça, du point de vue théologique ça s'appuie sur pas grand-chose. Et donc, en fait, il y a une connexion, clairement abusive, qui est établie entre la protection de la valeur de vie et une position qui est vraiment anti-sexe – on ne peut pas dire ça autrement –, une position anti-jouissance sexuelle, qui en effet est difficilement recevable.

Si l'Eglise ne parvient pas à trouver des rhéteurs qui peuvent négocier cette difficulté, il y a là un danger – c'est la première fois que je peux avoir ce sentiment ici –, il y a là un danger pour la compacité, la consistance des ouailles.

Alors, pourquoi une position anti-jouissance ?

On se dit que le discours religieux, là, s'appuie sur une culture du sentiment de culpabilité – pour le dire en termes analytiques – et qu'il s'agit, là, de diviser le sujet, afin d'obtenir le sentiment de culpabilité.

Evidemment, quand même, dans la psychanalyse, dans le rapport à la jouissance, on essaye, au contraire, d'amener le sujet à un *pas-coupable*, à une certaine permission quant à la jouissance.

Alors, c'est pour ça que je n'ai jamais été ravi quand, à un tournant que moi-même je soulignais chez Freud et Lacan, jadis déjà on avait traduit ça comme ça – je suis bien obligé de le constater, c'est comme ça que ça a été entendu – que, dans l'analyse, on va contre la jouissance.

Je n'ai jamais souscrit à ça.

Ca, c'est ce que fait visiblement le pape, c'est le discours religieux actuel.

Il s'agit, au contraire, dans l'analyse, d'une certaine – entre guillemets – libération de la jouissance, au sens où elle est fixée, condensée – en particulier sous le mode que Lacan appelait l'objet *petit a* –, et il s'agit bien plutôt de la fluidifier, si je puis dire, de la dé-condenser.

Alors, je vais maintenant donner la parole à Bernard Seynhaeve. Je n'ajoute qu'un mot : je suis donc impliqué, mais enfin, ça n'est pas l'exposé de ma méthode (*rires*), il n'y a aucune raison de supposer que ma façon de faire avec lui ait été pareille avec d'autres. Mais ça n'enlève rien, ça ajoute au contraire à la pertinence de ce qu'il apporte, et c'est de nature à faire réfléchir et, j'espère, à nous faire réfléchir nous-mêmes. Bernard Seynhaeve, je vous laisse le micro.

Bernard Seynhaeve – Votre proposition à participer à votre cours a été une surprise pour moi, je ne m'y attendais pas, je vous en remercie. Je me propose de vous faire un compte-rendu de là où j'en suis dans mon élaboration quelques mois après avoir été nommé AE. Je vous parlerai de deux choses, d'abord de la logique de ma cure. Je tenterai ensuite de décomposer l'instant de la fin et ma demande de passe.

D'abord, la logique de la cure.

Au plus simple, je dirai que mon analyse, réduite à son tempo logique élémentaire, s'est déroulée entre deux interprétations. Entre ces deux interprétations se situent les circonvolutions de l'inconscient transférentiel. Le sujet fait l'expérience de la substance jouissante recelée dans la parlotte. C'était nécessaire.

Voyons cela. Au commencement est le transfert. J'entends ici le concept du transfert comme l'a formulé Jacques-Alain Miller dans son cours d'il y a deux semaines. Le transfert en tant qu'attachement spécial à une personne. Il faut cet attachement à une personne pour que des transformations puissent se produire. Le transfert était là avant même la rencontre avec mon analyste. C'est assez simple, je savais que c'était lui. Je ne développe pas plus.

J'étais donc attaché à mon analyste quand surgit l'interprétation du temps zéro, la première, au tout début de mon analyse.

Pour moi, la précipitation du symptôme fut brutale. Elle m'a d'emblée introduit à la question de la castration.

Jacques-Alain Miller – Peut-être pouvez-vous préciser que vous aviez eu d'autres analystes précédemment.

Oui, c'est ça, en fait j'ai rencontré trois analystes, il s'agit donc ici du tout premier analyste.

Donc, cette question s'est posée brutalement et elle viendra à se formuler à partir de cette première séquence que voici.

Après deux ans de cure, à la sortie du cabinet de mon analyste, celui-ci me regarda droit dans les yeux, et, dans le style qui lui est propre, affichant son petit sourire bien connu, il me demanda : « C'est quoi ça là cette petite cicatrice sur votre joue ? » – « Oh, banal, un petit kyste cutané que je me suis fait enlever ». Et de manière posée il me dit : « Vous deviez m'en parler ! »

A partir de ce regard de l'analyste me fixant dans les yeux, commencera à se déployer le tracé pulsionnel de l'objet regard ; tracé qui se bouclera vingt-trois ans plus tard sur le même mode.

A l'époque, je reçus cette première interprétation comme une gifle. Elle m'ébranla sensiblement et me plongea dans l'angoisse. La nuit suivante, je fis un cauchemar.

« Je déambule dans le couloir du Refuge de la sainte Famille – c'est l'hôpital où ma mère a accouché de tous ses enfants. Ce couloir a la forme de la lettre L, il est carrelé en damier, des carreaux branlants, noirs et blancs. Je me déplace en veillant bien à ne pas marcher sur les joints. Je ressens tout à coup le besoin pressant d'uriner. Les toilettes se trouvent à l'angle du L. Elles se présentent avec deux portes, une sur chaque côté du L. Il faut choisir une porte. Je pénètre dans les toilettes et me mets à uriner dans la cuvette sans pouvoir m'arrêter. La cuvette déborde et je me réveille en train d'uriner au lit. »

Cette interprétation de l'analyste – Vous devriez me parler de la castration – aura plusieurs conséquences. Dès cet instant, l'analysant que j'étais connaîtra une descente aux enfers. Une phobie du coucher va s'installer durablement. Je me mettrai à redouter que cette accidentelle crise d'énurésie ne se reproduise. Et lorsque je parviendrai malgré tout à trouver le sommeil, ce sera pour me réveiller en sursaut dans les affres d'un cauchemar de castration. Et cela perdurera plusieurs années.

Alors, trois remarques concernant cette interprétation.

La première. Cette interprétation du départ est une interprétation à mon sens lacanienne dans la mesure où elle touche au réel, au cœur même de la jouissance du parlêtre. Je souligne aussi le fait qu'elle fut pour moi le point d'Archimède de la chaîne signifiante, le « feu ! partez ! » de la cure. C'est la saison du chiffrage-déchiffrage qui démarre. Nous entrons dans la dimension de l'inconscient transférentiel.

Deuxième remarque. Cette interprétation n'a pu avoir valeur d'interprétation que parce que je croyais à l'inconscient.

Troisième remarque. Au fond, n'importe qui d'autre dans mon entourage aurait pu me faire la même remarque que mon analyste. Cela n'aurait pas eu le même effet fulgurant. Il fallait ce lien, cet attachement spécial à l'analyste. Il fallait le transfert.

Donc si je décompose cette première séquence je dirai : il y a le transfert, pour qu'il puisse y avoir interprétation, grâce à laquelle il y a précipitation du symptôme, à partir de ce moment-là se met en route la chaîne signifiante, chiffrage-déchiffrage, inconscient transférentiel.

Au plus simple, j'écris ceci :

S1-S2

Ensuite il y eu le long fleuve tourmenté, pas du tout tranquille, de mon parcours analytique. Passons. J'en étais donc dans mes opérations de chiffrage et de déchiffrage, analysant docile que j'étais : S1-S2. En bon analysant discipliné, je respectai la règle analytique et tentai d'éblouir mon analyste avec le matériel de mes fantasmes déjà ressassés maintes et maintes fois. Je continuais à ressasser mes fantasmes d'adolescent, pensant que je n'en avais pas encore épuisé la substantifique moelle. Vint, après la longue circonvolution analytique, l'interprétation de l'analyste – l'interprétation numéro deux. Il coupa net la séance et, au moment de se quitter, assis sur sa chaise, paisiblement, il m'arrêta un instant encore, me fixa droit dans les yeux et me dit : « Vous aimez trop vos fantasmes ». Cette phrase produisit un séisme subjectif sans que j'y comprenne quoi que ce soit. Tout au plus me suis-je senti pris en défaut de jouir de raconter mon fantasme. L'analyste avait touché la racine d'une jouissance à moi-même ignorée. Cette interprétation me plongea dans une profonde angoisse, une angoisse folle qui perdurera deux ans. Je m'engageais dans une traversée du désert. Je n'osais plus parler. Il m'était devenu impossible d'élaborer une chaîne signifiante. Arrêt de la chaîne, coupure radicale entre S1 et S2. Traversée du désert.

Je fis l'expérience de la vanité du sens. Toute articulation signifiante est productrice de sens et de jouissance. Plus rien ne vaut la peine d'être dit lorsqu'on s'en aperçoit. Plongeon dans l'espace du vide, du silence.

Je venais machinalement à mes séances. Je déplaçais mon corps, j'allais à la rencontre d'un autre corps ; mon corps prenait le TGV de 15h, puis le métro, il sonnait à la porte, salle d'attente, angoisse, crissement de la poignée. Silence.

Les bruits de bouche, les bâillements, le souffle de la respiration, les soupirs, le frottement des pieds, tous ces bruits de corps émis par l'analyste, et d'ordinaire à peine perceptibles, étaient devenus assourdissants. Il ne restait plus que la pure présence de deux corps silencieux. Deux corps se rencontraient, se serraient la main, l'un s'allongeait, ils ne se disaient rien, puis ils se séparaient jusqu'à la semaine suivante. L'angoisse était si forte à l'occasion que l'analysant que j'étais s'est surpris un jour à s'enfuir de la salle d'attente.

Profonde solitude. Solitude radicale.

Cette interprétation numéro deux eut son effet boomerang deux ans plus tard. Deux ans de traversée du désert avant que je ne m'aperçoive tout à coup qu'il s'agissait de la traversée de mon fantasme. Deux ans plus tard, je m'apercevrai que c'était du sens que je jouissais, de la parlotte. Cette découverte fut corrélée à une autre. L'inconscient interpréta brusquement, renvoyant la crainte des coups de l'analyste à l'amour du père. Elle produisit alors un effet de saisissement qui expulsa le sujet hors de l'épure du fantasme conscient. Une inversion grammaticale s'était produite, qui renvoya le sujet à l'étage de l'énonciation, celui du fantasme inconscient. La place des acteurs s'en trouva bouleversée. La crainte des coups de l'analyste se mua en désir des coups, désir qui voilait celui du sujet d'occuper la place de la

femme violée dans son fantasme inconscient. Un coin du voile avait été soulevé et le sujet saisi. Tel fut l'effet produit dans l'après-coup de cette interprétation numéro deux de l'analyste.

Cette découverte eut un effet fulgurant. L'angoisse chuta. Ce gain de savoir se produisit plusieurs mois avant la fin du parcours. Il boosta l'analysant que j'étais et je voulus alors faire la passe. Mes ardeurs furent tempérées par mon analyste : « Ce n'est pas encore fini ». Je devais faire un pas supplémentaire. Vers le réel.

Je voudrais reprendre ce deuxième temps en complétant ce que j'ai mis au tableau. Au plus simple, on a alors ceci :

$S1-S2 \rightarrow S1 // S2$

Quelques remarques.

Première remarque. Je souligne un double mouvement.

Premier mouvement. La mise en route de l'inconscient transférentiel dans la dimension du chiffrage et du déchiffage est la conséquence d'une première interprétation produisant la précipitation du symptôme. Cette première interprétation met le doigt sur le réel, met la castration sur le devant de la scène et branche la cure sur le fantasme.

Deuxième mouvement. Cette coupure radicale entre S1 et S2 permet que l'expérience aille vers sa fin, vers la chute du sujet supposé savoir. L'acte de coupure de la machine signifiante, l'arrêt du chiffrage et du déchiffage précipiteront le parlêtre dans l'aire de l'inconscient réel.

Deuxième remarque. Je considère que cette interprétation ne peut trouver sa pertinence que dans le contexte d'une cure lacanienne. On ne peut en démontrer la structure et la pertinence que grâce à la lecture que nous fait Jacques-Alain Miller du dernier enseignement de Lacan. Cette intervention, à mon avis, fait partie intégrante de l'acte analytique au sens où Lacan produit sa thèse de la passe en 1967, c'est-à-dire du passage du psychanalysant au psychanalyste. C'est ce que je vais développer maintenant.

Troisième remarque. Certes, ces deux interventions sont toutes deux des interprétations. On s'aperçoit cependant qu'elles n'ont pas les mêmes effets même si elles ont le même statut : soulever le coin du voile ; l'accès au réel. Mais la première interprétation inaugure la cure dans la dimension de l'inconscient transférentiel. La seconde rend possible l'avènement de l'inconscient réel. Je propose donc de ne pas les désigner du même signifiant.

Vers le réel.

Cette seconde interprétation majeure de l'expérience analytique permettra que l'expérience puisse un jour s'arrêter.

Je voudrais maintenant décomposer ce temps de la fin de l'expérience en mettant en exergue les deux moments d'oscillation subjective qui le scandent. Le premier moment d'oscillation subjective a lieu dans le cadre analytique lui-même. Le second se produit hors cadre analytique. Je vais expliquer. Ces deux moments subjectifs particuliers se produisent lors du surgissement du réel. Ils se situent au seuil de deux franchissements, au seuil de deux décisions déterminantes pour le destin du sujet.

Donc, je suis, là, à l'instant de la fin de la cure, je me situe à ce moment-là, précisément.

Le premier moment d'oscillation subjective se situe à l'interface du surgissement d'un C'est ça, et de son corollaire : le C'est fini de la sortie.

Le second moment d'oscillation subjective se situe à l'interface de la décision de sortie et de sa conséquence, la passe. Si c'est fini, alors la passe.

Je vais resituer ces deux moments d'oscillation subjective en les localisant quelque part dans le mouvement des trois temps logiques de ma demande de passe.

Il y a eu le temps 1 de la ponctuation – C'est ça, c'est fini –, auquel succéda le temps 2 de la décision de se présenter à la passe, nécessairement corrélé au temps précédent. Il y a un troisième temps : celui de la transmission.

Un, deux, trois. Reprenons.

Un : C'est ça, c'est fini.

J'en étais donc à la coupure radicale entre S1//S2. L'Un isolé de l'Autre.

Quelques mois plus tard, alors que je ne rêvais plus depuis longtemps, se succédèrent les deux rêves de

la fin.

Je m'arrête au tout dernier. Le voici.

Dans le tableau un, l'analysant est endormi sur le divan de son analyste. Il sort alors d'un long et profond sommeil. En ouvrant les yeux, il aperçoit son analyste souriant, assis cette fois au pied du divan.

L'analyste le regarde droit dans les yeux. L'analysant lui parlait sans doute pendant son sommeil, mais sans savoir ce qu'il lui disait. Puis l'analysant dit à son analyste : « C'est fini, j'ai terminé ».

Le tableau deux se passe dans la salle d'attente où l'analysant attend son tour. Un remue-ménage dans le couloir. Ce n'est pas comme d'habitude. Il se passe quelque chose d'important. L'analysant ne comprend pas. Il veut comprendre et va s'informer. Il apprend que c'est jour de deuil. L'analyste a perdu un proche. On va procéder à l'autopsie du corps, ce qui explique le remue-ménage. Il y a là une table d'autopsie et des instruments. La boîte crânienne est ouverte. Quelqu'un retire du crâne une masse gélatineuse et la dépose sans ménagement sur une chaise. L'analysant s'approche et perçoit un bloc de pâté de tête. Les employés des pompes funèbres emmènent le corps.

Qu'était-ce que ce pâté de tête ? Il n'a pas fallu longtemps à cet analysant pour y reconnaître le pater auquel il avait suffi au rêveur d'enlever l'air pour qu'il n'en reste qu'un pâté, un bloc de gélatine sans aucun intérêt.

Ce moment de rêve de fin de cure présente une double caractéristique.

Premièrement, le rêveur interprète : le regard, l'objet pulsionnel privilégié par le sujet, qui se situe maintenant au champ de l'Autre, choit. La pulsion achève ici sa course. C'est une ponctuation qui met fin à l'épisode analysant. En ce sens, on peut dire ici que l'analyse est finie.

Deuxièmement, il faut entendre la fin comme un événement contingent. Cela cesse de ne pas s'écrire. C'est une rencontre. Ca vous tombe dessus. C'est comme ça.

Quelles sont les coordonnées de ce moment contingent ? Cet événement, ce surgissement de la fin s'est déroulé selon la logique suivante. Il y a eu :

Un. La rencontre, le réel. Le temps d'appréhension de l'objet. L'insondable décision de l'être de l'attraper, de se le reconnaître, de se l'approprier.

Deux. Le temps pour comprendre. Se situe ici le premier moment d'oscillation subjective qui se déploie encore dans le cadre de l'expérience analytique.

Trois. Le moment d'accepter et d'entériner l'évidence. Le temps pour l'admettre. « C'était donc bien ça. Je reconnais en toi le signe de la fin. »

Dans ce mouvement de franchissement vers la ponctuation, ici décomposé, je mets l'accent sur trois éléments marquants.

D'abord la dimension de l'acte de reconnaissance, de l'acte que constitue la décision qu'il faut bien admettre la fin. Cela peut paraître étrange d'y voir un acte. C'est que l'acte change un sujet. On pourrait penser qu'après tout, il s'agit d'un savoir qui saute aux yeux du sujet et que celui-ci n'y peut rien.

Cependant, il ne s'agit plus ici d'une élaboration de savoir, mais d'une rencontre ; d'une rencontre dont on se rend responsable en y reconnaissant le signe de la fin. Il s'agit d'un acte, et pas n'importe lequel, puisqu'on a affaire à quelque chose qui relève de l'insondable décision de l'être qui est reconnaissance de la fin. Ne pas reculer et se dire « oui » relève de l'acte. L'acte de reconnaissance implique cette décision de l'être. Elle nécessite d'admettre et d'accueillir l'événement comme étant la fin. Le monde est un magasin des accessoires dans lequel se promène le sujet. Il passe à côté des objets qui encombrent son espace subjectif. Il peut voir sans voir l'objet qui brille. Il peut être distrait au bon moment et passer à côté. Est-on responsable de sa distraction ? La question est du même ordre que celle de la responsabilité subjective des formations de l'inconscient. L'acte de reconnaissance de la fin consiste à ne pas être distrait au bon moment et d'attraper le réel qui surgit de l'inconscient ; de l'élever à la dignité de l'objet précieux. En l'occurrence, il s'agissait d'attraper cette chose immonde que constituait dans le rêve décisif le pâté de tête enlevé du crâne du sujet et de lui attribuer toute sa noblesse. En ce sens, l'acte est à prendre au sens où Lacan le définit dans « L'acte psychanalytique » : L'acte psychanalytique, écrit-il, nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste. Disons d'abord : l'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet. Ce n'est

acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise pas seulement « ça marche », ou même « marchons », mais que fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui. Ce dire, en l'occurrence, accompagné d'un franchissement, se vérifie dans le C'est ça, donc c'est fini.

Ensuite, dans ce mouvement décisif – Mais c'est évident, c'est fini ! – le sujet ne dispose d'aucun savoir, d'aucun repère pour décider. Pas d'Autre. Solitude de l'Un. Pas de boussole. A cet égard, plus que jamais, le silence de l'analyste dans cet instant est radical. L'analyste ne reconnaît rien, n'entérine rien.

Enfin, ce n'est que dans l'après coup qu'il est possible d'interpréter, d'historiser, soit d'élucubrer pourquoi cela s'est passé à ce moment-là du parcours analytique, pourquoi et comment il a fallu faire cette boucle que forme l'expérience analytique pour que se produise cet événement, pour que surgisse l'élément décisif. Le sujet s'aperçoit qu'il est nécessaire qu'elle soit bouclée pour que, tout à coup, la boucle apparaisse. C'est alors seulement qu'il devient possible de la reconstruire et de construire le cas. Un : C'est ça, c'est fini.

Deux : Donc la passe.

A la conviction d'une fin, s'articula logiquement la question de la passe car fin de parcours et passe sont apparues comme l'envers et l'endroit de la même chose. Après tout, ce n'était pas forcé. D'autres ont probablement connu ce moment : C'est fini. Mais tous n'ont pas nécessairement éprouvé le besoin impérieux de faire la passe. Pour moi, cette décision s'est située au cœur même de mon rapport à l'École. Il le fallait et en même temps la question me terrorisa. C'est alors qu'est apparu un second moment de l'oscillation subjective. Si c'est fini, la passe ? Angoisse. Ce moment d'oscillation subjective est différent du précédent. Il se situe à l'interface d'un autre mouvement. D'un côté, la reconnaissance. Pas une reconnaissance qui viendrait de l'Autre, mais celle du sujet qui doit bien reconnaître, qui doit bien admettre ce C'est bien ça. De l'autre, ses conséquences, son articulation à l'École. Soit son articulation éthique, c'est-à-dire celle d'accepter la fonction d'Analyste de l'École. C'est ici que je situe cette expérience subjective singulière de la demande de passe où le sol se dérobe sous vos pieds et dont je n'avais pas du tout pris conscience.

Si ces deux temps – 1. C'est fini ; 2. Alors, la passe – ne se conçoivent que dans l'espace d'un désir décidé, en même temps, pour moi, le second temps fut vécu comme acéphale, un moment aussi où l'angoisse envahit l'être. S'efforcer de ne pas penser aux conséquences. La décision de passe n'impliquait pas seulement la question de la reconstruction de la logique de la fin, de sa transmission, mais surtout celle d'accepter la fonction d'Analyste de l'École. Dans d'autres institutions analytiques, il existe un dispositif qui donne une reconnaissance à un analyste. A l'ECF, il s'agit non seulement de montrer la fin, de transmettre à la communauté, mais surtout de prendre appui sur ce moment privilégié de l'être pour ce qu'on attendrait de moi : analyser l'École. Qu'est-ce que cela voulait bien dire ? C'était l'Himalaya. Et, bien qu'insurmontable, surtout décider d'y aller. Décider, donc, sans réfléchir. Ce fut pour moi un acte irréfléchi, surgissant d'une impérieuse nécessité, celle d'aller à la passe. C'était impératif. Aller à la rencontre du réel. Un réel que je définirai par ces mots : « Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais ». Il ne s'agissait pas de peser le pour et le contre, de réfléchir aux conséquences. Si j'avais réfléchi, j'aurais raté et laissé passer le temps de l'acte. Non ! il fallait même lutter pour ne pas y penser. Je ne veux pas penser. Prendre le temps de penser, et c'eût été trop tard. Je suis là où je ne pense pas.

Trois : Transmettre.

Une étape était franchie. Il ne s'agissait pas seulement de se dire oui, mais de dire oui à l'École. Il fallait maintenant entrer dans un travail de transmission aux passeurs. Transmettre aux passeurs n'a pas été chose difficile.

Il fallut ensuite transmettre à la communauté.

Je relève deux temps de cette expérience de transmission à la communauté. Le premier est celui de l'écriture du cas clinique. Cette construction n'a pas non plus été une difficulté. Une fois informé de la décision du cartel, l'inhibition s'est muée en une nécessité d'en passer par l'écriture sur la feuille blanche. Quelques heures après le coup de téléphone du Secrétariat de la passe, le témoignage était écrit.

La difficulté se situait ailleurs. Elle se définissait en ces termes : Comment dire le réel ? L'écriture de

l'intime, du singulier, du réel, nécessite l'invention. Mais c'est d'une invention toute spéciale qu'il s'agit. Si la ponctuation que constitue le rêve de fin – le pâté de tête – est un Witz sorti de l'inconscient, la transmission en constitue un autre. Le Witz est une création du sujet de l'inconscient qui ne se révèle en tant que tel qu'une fois transmis à la communauté. La transmission du témoignage à la communauté rend possible l'effet métaphorique et fait apparaître que la drôle d'histoire du sujet se mue en histoire drôle.

A cet égard, là où j'en suis aujourd'hui, je voudrais faire valoir un déplacement inédit pour moi, il faudra que je formalise cela.

En effet, l'ombilic du rêve de ponctuation – le pâté de tête – est aussi bien l'ombilic de la cure, ainsi que cela a été mis en exergue lors de la dernière « Matinée de la passe » nourrie par les membres des cartels. Mais il n'est, ce pâté de tête, qu'un signifiant de plus. Il rate le réel dans sa tentative même de le nommer.

La construction du cas clinique et le témoignage sont, eux aussi, une élucubration qui rate le réel qu'elle tente désespérément d'attraper. L'hystorisation est une tentative de mise en forme de l'informulable qui rate.

Le mouvement de la chute du sujet supposé savoir entraîne avec lui un bouleversement du travail de formalisation. Le sujet supposé savoir ayant chuté, il ne s'agit plus d'hystoriser ce qui est du passé, mais de dire bien, de bien dire ce qui s'est passé et ce qui se passe pour moi aujourd'hui. L'analyse est infinie. L'hystorisation ayant perdu tout son intérêt, l'élaboration, maintenant, concerne le réel de l'inconscient.

Retour sur l'acte analytique.

Je rappelle cette phrase de Lacan dans son texte des Autres écrits : L'acte psychanalytique, nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste. Dans cette définition, Lacan met en valeur un mouvement, un mouvement subjectif, un changement radical qui s'est opéré chez le sujet, le passage de l'analysant à l'analyste. Comme on l'a déjà souligné, en 1967-1968 Lacan situe ce passage au moment où le psychanalysant, au terme de la cure, évacue l'objet a après avoir vérifié dans cet objet la cause de son désir.

Je voudrais mettre en évidence de manière plus précise la dimension contingente de l'acte en y distinguant une double facette. Ceci devrait me permettre d'établir une distinction, à mon sens, radicale de l'interprétation analytique.

J'ai surtout souligné l'acte de l'analysant lui-même, l'acte du sujet analysant, dans ce moment crucial de passage : rêve ponctuant l'expérience et dans lequel l'analysant voit surgir de l'inconscient ce réel, son être réduit à son enveloppe charnelle vidée de son contenu : un reste immonde. Dépouille dans laquelle, au-delà du père, le rêveur aperçoit ces abats écoeurants accommodés pour la cause. Reste enveloppé dans lequel se reconnaît le rêveur lui-même et qui détermine sa division. Pauvre ignorant qui voulait savoir.

Alors se révèle que l'analyste n'était lui-même que semblant, contenant vide, soutenant le désir de savoir du sujet. Le sujet supposé savoir chute avec la révélation de ce à quoi se réduit l'objet. La chute du sujet supposé savoir est corrélée au surgissement de ce réel. Dans ce même mouvement – acte analytique –, le psychanalysant passe au psychanalyste. C'est la première facette que j'ai développée. Il en est une seconde, que je voudrais faire valoir dans cette dimension d'acte analytique. C'est ce que je définirai comme étant l'acte de l'analyste lui-même. Pourquoi l'appeler acte ? C'est en tout cas ce que je propose.

Je n'ai pas souligné cette distinction qu'il faut à mon sens opérer entre acte et interprétation analytique. Soulignons :

Premièrement, dans « L'acte psychanalytique », Lacan parle d'acte à propos du passage de l'analysant à l'analyste, mais l'analyste – partenaire ici de l'analysant – tout autant que l'analysant est partie prenante dans l'effectuation de ce passage. Je ne vois pas ici de contradiction avec le texte des Autres écrits. C'est pourquoi je parlerai d'acte plutôt que d'interprétation.

Deuxièmement, cette distinction s'éclaire à la lumière de l'enseignement de Lacan et plus précisément

de son tout dernier enseignement. Il est indispensable d'en tenir compte pour la direction de la cure. Cet acte, séparant l'Un et l'Autre, S1/S2, était indispensable pour aboutir à la fin, pour passer de l'inconscient transférentiel qui chiffre et qui ne cesse pas de déchiffrer, à l'indéchiffrable de l'inconscient réel, pour pouvoir me séparer de mon analyste, pour pouvoir le laisser tomber et continuer à vivre sans lui, pour vivre avec l'objet évidé de sa matière consommable.

La seconde interprétation, celle de la fin, est de l'ordre de l'acte de l'analyste, nécessaire à l'acte de l'analysant dans son passage à l'analyste. Je propose que cette seconde intervention de l'analyste fasse partie intégrante de l'acte analytique lui-même.

Présenter le procès de l'expérience analytique de cette façon laisserait peut-être supposer que les deux interprétations, celle du début et celle de la fin, n'ont pas la même valeur. Ce n'est évidemment pas le cas dans la mesure où la seconde est corrélée à la toute première. En toute logique, il fallait nécessairement en passer par l'inconscient transférentiel pour que la seconde interprétation puisse surgir (applaudissements).

Jacques-Alain Miller – Je vous remercie de cet exposé où vous essayez de dire, de traduire, pour le public, une expérience.

Ca peut être pour moi l'occasion de vous dire qu'évidemment, en vous disant « Vous aimez trop vos fantasmes », je n'avais pas la moindre idée et certainement pas le désir de vous provoquer une angoisse folle qui a duré deux ans (*rires*) – j'éprouve quand même la nécessité de préciser que M. Seynhaeve, pendant ces deux ans, a vaqué à ses occupations (*rires*), fort prenantes, et qui demandaient beaucoup de vigilance, beaucoup de présence d'esprit. Donc, *angoisse folle* – c'est votre terme, je le respecte –, je pense que même ce terme peut s'interpréter (*rires*), et qu'il y a une certaine charge dramatique dans ce que vous exposez, y compris de cette rencontre de deux ans de deux corps silencieux qui se serrent la main, il y a une charge dramatique, qui indique que vous aimez beaucoup vos fantasmes (*éclats de rires*), en tout cas que vous savez très bien les exprimer. Excusez-moi, là – mais après tout, c'est mon témoignage (*rires*). Ceci dit, vous aurez tout le loisir de marquer la densité de ce qu'en effet vous avez alors éprouvé, et qui évidemment ne peut même être saisi que par des personnes qui ont un petit peu l'expérience de ça. Parce que pourquoi une phrase comme ça provoque-t-elle le témoignage que ça donne deux ans de traversée du désert – *traversée du désert* me paraît, de mon point de vue, une expression plus serrée, plus sobre qu'*angoisse folle* ?

Alors, je vais donner la parole à ceux qui l'ont déjà demandée comme Esthela Solano puis Eric Laurent et les autres, je dirai seulement que moi ce que ça m'a appris en particulier, c'est à quel point les interprétations de l'analyste sont la création de l'analysant.

Parce que vraiment on ne peut pas dire que vous avez eu des analystes géniaux : un qui vous a dit « Vous deviez m'en parler ! », l'autre qui vous a dit « Vous aimez trop vos fantasmes » – c'est mince. Donc, vraiment c'est vous qui les créez comme interprétations sensationnelles provoquant des séismes. Vous les mettez en parallèle, à vingt trois ans de distance, entre deux analystes différents – d'ailleurs, cette différence, on voit bien, n'est pas majeure : vous êtes passé en effet par trois analystes différents, dont une femme, mais, pour vous, c'est *l'analyste*. C'est une leçon d'humilité pour l'analyste (*rires*).

Vous avez votre rêve de ponctuation, de fin, en effet, un très beau rêve, qui passe comme un *Witz*, vous êtes très discret dans l'énonciation, ça fait rire, *le pâté de tête*. Mais des rêves où surgit l'objet immonde, que nous savons mieux identifier grâce à Lacan, on les trouve parfois comme premiers rêves dans une analyse. Je ne sais pas, il me vient là le souvenir d'une deuxième séance d'une patiente, où à peine après avoir mordu dans le fruit analytique, il y avait une opération sur le genou où sortaient aussi des choses sanguinolentes, etc. – ça ressemble.

Donc, d'une certaine façon, c'est vous qui créez ça, qui lui donnez une valeur. De la même façon que Lacan pouvait dire que l'analyste fait partie du concept de l'inconscient, il faut dire : *L'analysant fait partie du concept de l'interprétation*. Vraiment, là, vous avez pris des interprétations tellement connes que l'on voit bien que, si ça devient agalmatique, c'est par vous.

Alors, j'ajoute encore que le point commun de ces deux interprétations c'est que c'est des reproches. L'un vous dit en vous montrant la joue « Vous auriez dû m'en parler ! », autrement dit « Petit cachottier !

». Si l'autre vous avait dit « Vous aimez vos fantasmes », ç'aurait été une constatation, de la théorie, mais « Vous aimez trop », c'est le juge. Donc, c'est des reproches. Ce qui vous a frappé, c'est des reproches : l'un qui vous dit *Vous omettez* et l'autre qui vous dit *Vous étalez*. Alors, bon, il y a aussi que, pour vous, les deux vous regardent droit dans les yeux, etc. Disons que, pour vous, chacune de ces interprétations, c'est un coup que vous recevez. En effet, je vous ai balancé un *trop* – trop c'est trop ! – signalant une pléthore – ça n'est pas ma méthode, n'est-ce pas ? mais vous aviez derrière vous à peu près vingt ans d'analyse – il y a un moment où c'était trop, quelque chose était trop. Et au fond tout ça, c'est pour arriver au point crucial, à savoir la connexion de la peur des coups de l'analyste à l'amour du père. Des coups. Vous receviez visiblement des coups, chaque interprétation étant un coup. « La crainte des coups de l'analyste se mue en désir des coups, *dites-vous*, désir qui voilait celui du sujet d'occuper la place de la femme violée dans son fantasme ». Ca, ce n'est pas des interprétations : la voie est ouverte pour quelque chose qui franchement a été sensationnel. Voilà.

Je vous laisse me répondre si vous le voulez, mais vous pouvez peut-être le faire en prenant aussi en compte ce qu'auront mentionné Esthela Solano et Eric Laurent et ceux qui voudront parler ensuite. Je donne la parole à Esthela.

Esthela Solano – Nous avons déjà eu l'occasion d'écouter le témoignage de Bernard Seynhaeve, mais là nous assistons à une réduction qui est formidable, dans la mesure où il nous présente le processus de son analyse à partir de ces deux interprétations, et à partir des effets et conséquences de ces deux interprétations, qu'il décline sur deux axes différents. Le premier axe, il le décline à partir de l'articulation S1-S2 – chiffrement et déchiffrement de l'inconscient. La deuxième interprétation, il la qualifie comme étant justement extraordinaire et différente de la première, dans la mesure où la suite des conséquences de cette intervention, vient, je dirai, inscrire quelque chose qui est de l'ordre de l'envers de l'articulation S1-S2, au sens d'une disjonction, d'une rupture de connexion S1/S2.

C'est là que vous faites valoir ce que vous appelez « traversée du désert », dans la mesure où cette deuxième interprétation, telle que vous l'avez entendue, selon la façon dont vous avez acquiescé à cette interprétation, selon le consentement que vous avez donné, cette interprétation a eu la valeur d'ébranler tous les semblants. Et c'est là que vous dites qu'il s'est imposé à vous que vous jouissiez de parler. Et ça a eu une conséquence éminente au niveau de ce que vous appelez une inversion au niveau de la grammaire du fantasme, qui vous a permis d'accéder à l'élucidation de la position que vous occupiez dans ce fantasme, et donc du coup et dans le même mouvement, l'analyse a ébranlé la fixation de la jouissance nouée à l'amour du père.

Mais alors, il a fallu encore du temps pour que ça cesse, il a fallu faire face à l'angoisse et au silence, tout au long de ce parcours soutenu par la présence de l'analyste, jusqu'au jour où un rêve vient vous interpréter. C'est intéressant d'avoir introduit la première partie de ce rêve parce que ça décline mieux la deuxième. Cette première partie, c'était donc : Je me réveille sur le divan de l'analyste où je m'étais profondément endormi, je me réveille, je ne sais pas de quoi je parlais. Je trouve que c'est formidable ! vous vous étiez endormi en parlant, et là, le rêve présentifie le réveil, comme étant de l'ordre d'un C'est fini, il n'y a plus rien à dire. Cela se confirme par la deuxième partie du rêve, le rêve de l'extraction de la chose immonde, qui vient mettre une limite – à quoi ? – au processus du déchiffrement, au blabla, à l'attente que l'analyste puisse vous dire encore quelque chose, ce rêve fait limite et c'est là que vous devez consentir au fait que c'est fini.

C'est fini. Je trouve que c'est très enseignant la façon dont vous présentez ce moment, comment vous dépliez la subjectivité de ce moment en y scandant plusieurs séquences : d'abord, ça vous tombe sur la tête, la fin de l'analyse on ne la prévoit pas, elle s'impose à vous, c'est une pure contingence ; deuxièmement, encore faudra-t-il que le sujet donne son consentement, pour que cette contingence s'inscrive comme coupure, dans l'ordre de la séparation. Et je trouve que ce terme de consentement a toute son importance dans la mesure où ça fait résonner le consentement du sujet à l'acte analytique : il n'y a d'acte analytique que si le sujet y consent. Et donc, là, vous présentez la raison de l'acte de sortie de la cure comme répondant aussi à un consentement. Et tout cela pour démontrer que la sortie de l'analyse et l'entrée dans la passe comportent un consentement du sujet, un consentement qui ne repose

sur aucun savoir, un consentement qui se fait à partir de l'expérience de ce que Lacan écrit S de grand A barré, un consentement qui est fait sur un sol qui se dérobe à vos pieds, un consentement qui se fait sans l'appui d'aucun Autre, l'Un tout seul, séparé de l'Autre, consent à l'arrêt, dans un pur « je ne pense pas ».

Alors, c'est formidable la façon dont vous présentez cette boucle de la sortie de l'analyse et de l'entrée dans la passe, et en même temps comment vous prouvez, vous démontrez que cette sortie de l'analyse et cette entrée dans la passe, ce passage de l'analysant à l'analyste, n'est rien d'autre qu'une conséquence au fond de l'acte analytique auquel l'analysant a consenti. C'est en cela que je trouve précieux ce que vous présentez aujourd'hui.

Jacques-Alain Miller – Oui, mais ça ne fait pas des questions, ça.

Esthela Solano – Ma question, c'est par rapport au « pâté de tête » (rires). Je trouve que ce pâté de tête, c'est une représentation, ça représente quelque chose d'immonde, ça se prélève sur un cadavre, c'est-à-dire un corps sans vie, et ça se nomme pâté de tête, mais je me dis que tout ça, dans la mesure où il y a de la représentation et il y a aussi un signifiant qui nomme, ça n'est pas le réel. Ça n'est pas le réel, c'est-à-dire que ça présentifie quelque chose de l'ordre de la limite du représentable et de la limite du nommable, ça fait ex-sister le réel, ça ne le présente pas en tant que tel.

Jacques-Alain Miller – Là, vous avez une question – sans ça vous n'aviez qu'un hommage (rires).

Moi je retiens votre expression *ébranler tous les semblants*. Il est exact que « Vous aimez trop vos fantasmes », dit à un certain moment, était fait pour ça. Il y a des éléments qui apparaissent dans une analyse et qui, de prime-saut, sont tout à fait consistants, ne sont pas des semblants : c'est pour de vrai, au moins la première fois, quand ça apparaît. Mais quand c'est recuit, cuisiné, grillé (rires) – à la fin c'est grillé –, la même chose, en effet, ça devient des semblants. Et donc, le moment qui a été pris comme une interprétation, c'était le moment de dire : *Ca sent le grillé !* Sans doute, ce n'est pas très bien dit, mais, si je puis dire, ce n'est pas très bien dit *volontairement*, parce que, si c'était trop bien dit, ça se glisserait dans ces semblants, ça encouragerait à continuer, tandis que ça – c'est Stendhal qui disait *Quand on parle de politique dans un roman c'est comme un coup de pistolet dans un concert* – eh bien ! c'était fait pour être comme un coup de pistolet dans le concert.

Alors, l'histoire de *jouir de parler*, selon l'expression que vous avez employée, moi ça me fait penser à l'Ecclésiaste, le livre de sagesse qu'il faut toujours avoir en mémoire – Ah, j'aurais dû dire ça au pape aussi (rires). Que dit l'Ecclésiaste ? Il dit *Il y a un temps pour tout* : il y a un temps pour semer et il y a un temps pour récolter, il y a un temps pour pleurer et il y a un temps pour se réjouir. C'est ce qu'on a dit de plus simple et de plus vrai. Je ne sais pas si ça cerne le réel. Sans doute. Ça arrive à quelque chose. Eh bien ! de la même façon, il y a un temps pour jouir de parler et il y a un temps pour cesser de jouir de parler. Dans l'analyse, on est très embêté quand les gens ne jouissent pas de parler : ils se taisent, ce n'est quand même pas l'idéal pour le démarrage de l'analyse, donc on les induit à jouir de parler. Certains arrivent à l'analyse en étant tout à fait habiles au niveau de jouir de parler, mais d'autres on les y induit. On est content qu'ils jouissent de parler, c'est grâce à la jouissance de parler que des révélations se produisent, c'est excellent la jouissance de parler, c'est nécessaire, c'est l'aliment même de l'expérience analytique. Simplement, il y a un temps pour jouir de parler, un temps où jouir de parler, si je puis dire, sert la vérité, est la condition d'accéder à la vérité, et il y a un moment où jouir de parler est le moyen de bloquer disons l'accès au réel, alors que l'heure est venue.

Donc, en effet, « Vous aimez trop vos fantasmes », ce n'est pas un encouragement. Alors, évidemment, ça n'est pas très délicat. Je le confesse (rires). Là quand vous écrivez que ça a provoqué une angoisse folle de deux ans (rires), je me dis *Sais-tu ce que tu fais Jacques-Alain ?* Bon, ce n'était pas fait pour ça. Mais, quoi, je vais dire : C'est un dommage collatéral (rires). Vous voulez parler ?

Bernard Seynhaeve – Cette seconde interprétation met effectivement le doigt sur la jouissance du blabla. Elle a pour effet d'entraver la chaîne signifiante, le chiffage-déchiffage, et c'est cette séparation radicale, si vous voulez, qui a pour conséquence l'angoisse, enfin une autre forme de jouissance, il y a là quelque chose qui est épuré...

Jacques-Alain Miller – Oui mais enfin, c'était une angoisse essentiellement présente dans la séance, le

reste du temps vous alliez bien (*rires*)...

Bernard Seynhaeve – Oui oui.

Jacques-Alain Miller – C'était une angoisse pendant la séance, qui était une séance courte ! (*éclats de rires*) Donc, c'était une angoisse folle mais courte. Bon, il faut le préciser, parce que sans ça on vous imagine...

Bernard Seynhaeve – Oui oui, ça ne se voyait plus quand je sortais de séance, entre deux séances ça ne se voyait pas.

Jacques-Alain Miller – Non non, mais sans ça je devrais me sentir très coupable (*rires*). Ce n'était donc pas l'objectif de l'affaire...

Bernard Seynhaeve – Evidemment. En plus, c'est une interprétation, comme on le voit, qui était nécessaire...

Jacques-Alain Miller – Ô combien !

Bernard Seynhaeve – ...sinon ça continuait encore. C'était nécessaire pour que ça puisse cesser, pour que ça puisse s'arrêter. Je me souviens très bien de quelque chose comme une sorte de dégringolade comme ça, de ce qui a pu se révéler, je dirai, grâce à ça, pas à cause mais grâce à ça : tout le travail des inversions grammaticales du fantasme rendant possible l'accès à la construction du fantasme implicite, la possibilité même qu'il y ait ce rêve de fin de cure. Je me souviens même, je ne l'ai pas dit, ça, mais je me souviens avoir dit un jour à mon analyste « Je rêve d'avoir un rêve ». Parce que je ne rêvais plus. J'ai dit ça, et puis, en effet, c'est absolument stupéfiant, j'ai rêvé de ça, précisément. J'ai fait ce rêve que je me réveillais. Je rêvais que je sortais d'un sommeil. Un sommeil pendant lequel je ne savais pas ce que je disais. Je me réveillais pour dire « C'est fini ». Articuler deux signifiants, c'était filer du côté du sens, et ça, ça devait s'arrêter. Mais, en même temps, de ne pas pouvoir le faire provoquait l'angoisse, dans la séance même, dans le cadre analytique même, pas ailleurs évidemment. Dans la vie, je suis directeur d'une institution et je suis resté directeur d'institution, je pense avoir fait mon travail.

Jacques-Alain Miller – ... directeur d'institution et psychanalyste. Oui, Eric Laurent ?

Eric Laurent – Ce qui m'a frappé, c'est le trajet de l'analysant à travers les trois analyses, et combien le chemin qui mène vers la sortie dépend du début. Celui-ci est marqué d'une interprétation du début avec une interprétation d'un autre analyste que celui de la fin. Pourtant, ces deux interprétations se répondent exactement. Vous commencez par une opération sur la joue, qui se voit, soulignée par le premier analyste d'un impératif : « Vous devez m'en parler ! » – Le reproche est formulé sur ce mode-là.

Heureusement vous faites un rêve la nuit qui suit, qui répond – Attention ! ce dont on doit parler ce n'est pas du kyste sur la joue, mais de la chose qui excède le corps : un trop ! Le trop se manifeste – il déborde, il envahit tout, et prend la forme du flot urinaire. C'est de ça dont il faut parler plutôt que des histoires de kyste. Dans le rêve vous généralisez le problème, et dites-vous, c'est le point de départ. A la sortie, on retrouve une opération, celle de la boîte crânienne qui porte sur l'intérieur du corps. Le trop qui débordait est concentré sous la forme du « pâte de tête ». Les deux opérations se répondent puisque, grâce au réveil dans le rêve, au commandement « Vous devez m'en parler ! » vous répondez « C'est fini ». Au Vous devez ! vous dites Là c'est fini !

Lorsque ce trajet trouve une fin, ce n'est pas la chaîne signifiante qui est finie, c'est un certain régime de fonctionnement de cette chaîne, sous le poids de la culpabilité. Au Tu dois parler ! répond le Non !

Stop ! Le trajet bascule autour de l'interprétation de l'analyste qui vous dit : Il y a du trop. Le trop qui débordait et qui ne cessait pas effectivement de ne pas se localiser, votre trop, à un moment donné, est logé par l'analyste. Il est logé au sens où il est localisé comme : ce que vous aimez. La conséquence en est que au trop répond le désert. La « traversée du désert » que vous évoquez est un trop de désert. Il se produit un effet de soufflage durant deux ans. Et ce premier temps est vide, sans fantasmes, acéphale. Pendant les deux ans du corps qui va serrer la main à l'autre corps, il y a un point d'acéphale. Pour autant ce n'est pas le même acéphale dans ce moment-là que celui de l'acéphale qui suit le rêve d'extraction du pater, enfin du (r) de « pater ».

Une autre AE, Anna-Lucia Luterbach, du Brésil comme son nom ne l'indique pas, a fait aussi tourner le rêve final de son analyse autour d'un pâté. Elle ne construit pas la condensation de son histoire autour

des mêmes termes que nous puisque le rêve est en brésilien et que le pa té se décompose en « pas toi ». Elle a saisi, articulé sa fin autour d'un même signifiant, mais décliné autrement. Pour vous c'est l'extraction du rde la position père, qui est cruciale. Il s'agit de déloger celui qui peut énoncer le Tu es coupable ! tu dois parler ! L'acéphale, après l'extraction du sujet supposé savoir, n'est pas le même qu'avant. Votre témoignage permet de distinguer deux modes de l'acéphale. D'où mes trois questions (rires). La première est que je ne suis pas certain qu'il faut se tenir à la séquence : d'abord l'attachement, d'abord le transfert, puis l'interprétation. La première interprétation crée le transfert, ou du moins, une nouvelle modalité du transfert. Ce n'est pas le même attachement avant et après. La preuve en est que c'est un attachement qui va fixer quelque chose qui va traverser les trois analyses. C'est un attachement à quelque chose de la place de l'analyste. Elle fixe un transfert positif qui impliquera, à la fin, la traversée de cette fixation.

Jacques-Alain Miller – Sur ce point, ce que met en valeur Seynhaeve, c'est que – c'est en tout cas son témoignage – il avait un transfert avant l'analyse. Il avait un pré-transfert très consistant. Vous dites du premier analyste : « Je savais que c'était lui ». Bon, ça ne vous a pas empêché d'en avoir deux autres (rires), n'est-ce pas ? Cet amour exclusif, ce n'est pas seulement : *Parce que c'était lui parce que c'était moicomme Montaigne, mais : C'était lui – Ecce homo*, pour le dire en latin. Et ça, ça se situe avant toute opération. Alors, après, évidemment, ça se modifie, chaque interprétation contribue au transfert. D'ailleurs, le premier analyste, si je me souviens bien, vous ne l'avez pas quitté, c'est lui qui vous a quitté en changeant de pays. Donc l'attachement est resté très consistant. Et si je me souviens bien aussi – mais je m'en souviens très bien – après cet épisode vous étiez déjà venu me voir, vous m'aviez choisi, je vous ai dérivé à quelqu'un d'autre, et vous êtes revenu me voir en troisième.

Eric Laurent – *Ma deuxième question porte sur l'articulation des deux modalités de l'acéphale. Nous avons distingué, à un moment donné, deux modalités du silence en analyse, avec ou sans le sujet supposé savoir. Le silence du sujet en analyse, sous l'égide du sujet supposé savoir, n'est pas le même silence que celui qui s'atteint lorsque ça a chuté. De même il me semble que vous témoignez que la façon acéphale de vivre la pulsion n'est pas la même avant et après l'opération de chute du sujet supposé savoir.*

Le troisième point concerne l'acte analytique. L'acte analytique de Lacan se situe dans une perspective critique bien sûr, des actes de langage d'Austin, et de son Quand dire, c'est faire. Sur ce point crucial, la problématique introduite par Jacques-Alain, selon laquelle l'interprétation est construite par l'analysant, est décisive. Le passage de l'analysant à l'analyste, le passage que Lacan donne pour celui de l'acte analytique, concerne le statut du dire. L'analysant tient son discours sous la garantie du sujet supposé savoir. Le passage à la position analyste suppose l'horizon d'un dire qui se soutiendrait de lui-même, sans garantie. Le passage de l'un à l'autre s'éclaire lorsque nous prenons en compte l'interprétation en tant qu'elle est un dire qui, sous la garantie du sujet supposé savoir, s'expérimente dans son effet de vérité, dans son impact d'interprétation qui fait mouche. L'acte analytique consiste alors à pouvoir soutenir un tel dire sans l'appui du sujet supposé savoir. Il faudrait distinguer alors les deux modes de l'acte analytique, avant et après la chute du sujet supposé savoir. Avant, l'analysant crée l'interprétation adossé au roc de sa croyance. Après la traversée, le dire ne se soutient que du dire même. L'analysant, en créant l'interprétation, en étant part dans l'interprétation, n'est pas le même que l'analysant à la fin de l'analyse, lorsqu'il franchit le point où il peut s'autoriser d'un dire comme tel. C'est fini est un type de dire, c'est un C'est fini qui devient performatif puisque là C'est fini et vraiment c'est fini. A ce moment-là, il y a passage à vérifier de l'analysant à l'analyste. Il reste à vérifier que l'analysant qui se soutient de son dire sans le sujet supposé savoir a effectivement franchi ce point. L'acte analytique, c'est un mode de performatif où s'accomplit quelque chose, non pas au sens du baptême, non pas au sens du sacrement comme le posait Jacques-Alain Miller dans son cours, ou au sens de déclarer la guerre comme Austin le dit, non pas dans ce sens-là, mais au sens où quelque chose de la jouissance est suffisamment touché pour qu'elle soit transformée. Et là à travers le long chemin de ce fantasme – entre guillemets – masochiste sur le coup et l'articulation des coups, etc., « un enfant est battu », la traversée s'accomplit dans cet acte qui consiste à dire : C'est fini.

Bernard Seynhaeve – Je vous remercie pour cette lecture. Cela m'éclaire. Effectivement, comment consentir, sans boussole, tout seul, sans supposition de savoir ? j'ai tenté aujourd'hui avec difficulté de mettre cela en évidence, j'adhère à ce que vous dites et ça m'éclaire. Alors, il faudrait que j'essaye maintenant de préciser davantage ce passage acéphale. C'est vrai que ce n'est pas la même chose, cette traversée du désert, cette dimension acéphale que vous mettez en évidence, la dimension acéphale de cette traversée du désert, et la dimension acéphale de l'acte analytique, ce sont en effet deux choses différentes. Il faudra que j'avance là-dessus pour pouvoir préciser un peu.

Jacques-Alain Miller – Merci. A la semaine prochaine (applaudissements).

(ce que Bernard Seynhaeve a écrit au tableau)

$$|S1 - S2 \implies S1 \parallel S2$$